

EN PASSANT PAR JAKIRI...

Dans quelles circonstances avons-nous même fait connaissance, l'ami Goddy ? Par quel heureux hasard nos chemins si singuliers et tortueux se sont-ils croisés pourtant sur cette Terre unique dans la vaste Voie Lactée ? Sur cette route cahoteuse et poussiéreuse sinuant entre montagnes et plaines broussailleuses à travers une contrée aussi vide que splendide par son relief puissant, dans ce car affrété par le chagrin et qui file bondé à bonne allure vers Ndu, vers ta dernière demeure comme on dit, je tente, mais bien en vain, de faire focus arrière sur l'instant initial de notre rencontre. *Anyway*, c'était à Yaoundé, au crépuscule du 20^{ème} siècle, et nous avons entamé alors une interminable conversation transversale alimentée autant par l'actualité nationale que par l'Histoire : un cheval artistique de bataille parmi d'autres, ou par les ravages socio-économiques palpables, sous nos yeux, de dix années d'ajustement structurel, et les dommages collatéraux de la dévaluation vertigineuse du franc CFA.

C'était à l'Espace African Logik, à ciel ouvert avec vue directe sur le mont Mbankolo au loin, par-dessus les toits et les murs du chic quartier Bastos, ou sous les paillottes rustiques de cet improbable havre culturel dans la capitale, qui dura seulement le temps d'un soupir et n'en est pas moins pour ses principales figures, le creuset du mouvement « urban culture » vert-rouge-jaune. Le Cameroun battant pavillon Paul Biya n'en finissait pas de se déliter sous toutes les coutures et dans tous les coins, à tous les étages le mirage fourbi et entretenu depuis 1960 par la propagande du parti unique volait piteusement en éclats. Cette connivence immédiate en dissidence est on ne peut plus rare au voisinage nord de la latitude zéro : nous prîmes explicitement langue pour une collaboration un jour ou l'autre que l'opportunité se présenterait.

Et voilà donc qu'à Bonendalè, petit village sawa tapi au bord de la mangrove du Wouri, tu t'installas. Dans cet ancien comptoir commercial allemand de la fin du 19^{ème} siècle et réputé prospère alors, naguère encore destination farniente dominical de la gentry créchant à Douala, soit au lendemain de l'Indépendance, tu as ancré petit à petit ton rêve, comme l'oiseau fait son nid, avec trois fois rien, sinon une obstination à toute épreuve et une foi cuirassée contre les vicissitudes en tout genre. Là où la négligence, au sens exceptionnel du philosophe Michel Serres, avait laissé le champ libre à la naturelle exubérance végétale, tu as fait patiemment surgir par l'esprit une utopie, inscrivant en ce minuscule lopin de planète du sens et de la beauté. Sus au bruit et à l'entropie. Sans pompes et sans fracas, à dix minutes du mince ruban de bitume qui mène vers les Grassfields et à quelque cinq de l'abattoir qui fournit les habitants de la capitale économique du Cameroun en viande de boeuf, Art Bakery a pris irrésistiblement forme : oasis de créativité, disais-tu. Une initiative hautement salutaire dans un paysage lacunaire, dépourvu de lieux d'accueil expressément dédiés à la vocation artistique, où des novices savaient pouvoir trouver assistance et conseils si talent en bandoulière, autant qu'une oreille disposée à les écouter sans complaisance. Mais une initiative éminemment dérangeante au demeurant. Quid ? Quoi ? Comment ? Un électron libre ? Il compte sur quoi, sur qui, à quel titre ? Les esprits chagrins de service indexèrent et raillèrent d'abondance le baudet dans son dos. Les pionniers trinquent toujours avant de passer à la postérité. Tu as maintenu tranquillement le cap, superbement indifférent au scepticisme général.

Nous avons alors repris derechef notre conversation transversale interrompue entre temps, sur fond de globalisation galopante, de réfutation post-coloniale, et d'aggravation de la vacuité intellectuelle autant que de l'abrutissement épouvantable des masses au Cameroun. Défrayant dans un premier temps, forcément, la chronique d'une scène artistique qui vaquait à la classique peinture sur châssis et à la sculpture, ton virage sans crier gare vers la vidéo et les arts numériques a suscité, passé les

remous houleux, un profond et calme sillage professionnel dans lequel maints autres créateurs du cru se sont à leur tour depuis lors engouffrés avec plus ou moins de bonheur. On t'a traité alors de renégat et tu n'en as, comme d'habitude, eut cure. Pour sûr, faute de précédent et de canon, dans ce contexte, le langage de ce médium inédit restait totalement ésotérique, ses adeptes passant au mieux pour les membres d'une obscure secte qui resterait un épiphénomène. Tu n'as pas tiré de gloire particulière de ce que ce soit exactement le contraire qui s'est produit. Et à tous ceux et toutes celles qui ont recouru à toi sur ce terrain, tu as apporté sans compter et gratuitement tes lumières et ton savoir-faire qui t'a valu un début de reconnaissance internationale : assez dans tous les cas pour bourlinguer sur la planète et nouer des amitiés artistiques.

Ce faisant, tu es passé à maintes et maintes reprises sous les satanées fourches caudines des services consulaires des pays du Nord dont les fonctionnaires regardent toujours de travers les Terriens et Terriennes du Sud sollicitant un visa, spécialement ceux d'Afrique noire, y compris des artistes globe-trotters comme toi. Et tu en as perdu souvent plusieurs jours précieux de résidence, ainsi que parfois même ton flegme usuel, à endurer les tracasseries de ces bureaucraties bouledogues gardant tous crocs dehors le seuil de la maison. Tu as ainsi vu au fil des saisons, des va et vient à bord de la noria « art contemporain », de quoi il retourne décidément en Whiteland : dépression et fuite en avant dans l'innovation technologique à tous crins, et tu n'as jamais bercé qui que ce soit au pays de boniments à ce sujet, quand on se pressait autour de toi pour savoir comment c'est là-bas. Jamais l'idée de l'exil ne t'a effleuré.

Rester là, en terre vert-rouge-jaune, en dépit de l'adversité chronique, du manque d'eau courante et des moustiques, malgré les black-out récurrents sur le réseau électrique, les flics véreux sur la voie publique, les incivilités de tous ordres d'une aube à l'autre, malgré la prévarication dans toutes les générations, dans tous les compartiments de la société camerounaise conduite depuis l'an de disgrâce 1958 par la même raison politique et historique marquée du sceau de l'usurpation, sur fond de liquidation systématique de l'esprit de contestation de l'ordre établi, dans le sang et par la peur. Après, il ne reste plus qu'à ouvrir grandes les vannes de la mise-en-bière nationale et à célébrer l'ébriété implicitement promue facteur de cohésion sociale par les maîtres et parties prenantes du système, moyennant des slogans commerciaux calamiteux, convoquant en panneaux géants de 4m X 3m installés dans les rues des villes, l'amitié, la joie de vivre ou la grandeur. Rester et résister coûte que coûte. Ne pas baisser les bras. En se cramponnant telle une huitre bretonne à son rocher et en se colletant inévitablement avec une laideur certaine chaque jour que le soleil faisait et que la nuit venue évinça, enrobant celle-ci dans une poésie transfigurante.

Nous partageons la conviction profonde que l'avenir du monde se joue, l'air de rien, sous les latitudes sudistes, autrement plus ouvertes au possible que Londres, Paris ou San Francisco. Douala et Karachi, même combat, même destin, toutes proportions gardées ? On peut le dire au lendemain de cette exposition : *Imag(in)ing Cities*, que je me voyais te racontant à mon retour au bercail, ainsi que ce tout premier séjour dans l'énorme mégapole pakistanaise. J'allais débarquer à Bonendalè un samedi, ou un dimanche matin, vers dix heures comme souvent, et la journée se serait ensuite écoulée paisiblement, avec peut-être du vin de palme à boire à l'approche du soir. L'opportunité que nous espérions se sera présentée en 2006 et il en a résulté *L'ivresse du papillon*, mon premier livre paru en 2008 et dans lequel, forcément, tu figures tout à fait en bonne place, sous *Pixels* : c'est le dernier chapitre qui me restait encore à écrire alors que tous les autres étaient prêts et l'éditeur surgi de nulle part deux ans plus tôt s'inquiétait déjà : « *quid de Goddy Leye?* »

Et alors que des insurrections populaires enfantent une ère nouvelle en Tunisie et en Egypte, voilà que tu t'absentes définitivement de la scène du monde en pleine mutation. De quoi vont-elles

accoucher ? Seul demain nous dira et tu ne seras, hélas, pas là pour en prendre acte, ni de ce qu'il en sera de notre relation avec la Chine acquise au capitalisme. Elle est longue et éprouvante, cette route qui va vers Ndu, vers ta dernière demeure. Je ne connaissais point cette partie du Cameroun. Ta mort aura fait vraiment fort, l'ami. Qu'est-ce qui, en effet et hormis un tel cas de force majeure, m'eut amené par ici ? Je ne vois pas. Ce n'est pas faute de curiosité pourtant. L'assouvir suppose cependant de disposer à temps plein d'un véhicule approprié qu'il faut donc pouvoir acheter, ce qui n'est certes pas dans mes cordes. Le mode routard sans commodités est une pure vue de l'esprit. Ces petits patelins ocre espacés de plusieurs kilomètres parfois sont si loin de tous les centres de décision. Tu es pourtant apparu souriant à la première édition du Marché des Arts Plastiques à Bali, au bout de cette rue de la joie décatie : la dernière initiative en date entre mangrove et macadam pour sortir les créateurs et leurs œuvres du White Cube. Alors que la maladie te minait sournoisement et que tes jours étaient d'ores et déjà comptés.

À Karachi, le soir même de mon arrivée, j'ai mangé des pattes de crabes, appelées *lolly pops* et cuites *in situ*, à bord d'un petit bateau traditionnel ancré dans le port, et vu entrer un porte-conteneur chargé de grosses boîtes entassées comme des Lego. Je me suis déchaussé pour visiter un ashram millénaire et le temple soufi de référence. J'ai passé idem trois heures le dimanche matin dans une clinique gratuite de la même obédience spirituelle à Sindh. J'ai déjeuné dans le plus ancien club de la ville en bonne compagnie. J'ai taillé une bavette imprédictible avec une brochette de personnages, une nuit, au coin d'une rue tranquille assis, en savourant sous une fine pluie toute sorte de produits locaux, y compris les moins innocents. Je suis monté à bord d'un rickshaw. J'ai visité une exposition inédite d'art contemporain logée dans un édifice d'époque. J'ai erré un peu en voiture dans la vieille ville, traîné à pieds dans le quartier du bazar. J'ai bu un thé au lait avec une jeune et ravissante curatrice dans la galerie qu'elle tient. J'ai acheté à un prix ridicule un transfo d'alimentation pour mon lap top qui m'aurait coûté cinq ou six fois plus cher à Douala. J'ai vu une extrême pauvreté et une flopée de mendiants crasseux.

J'ai été grossièrement interpellé par un flic en grosses lunettes noires que ce grand Noir allant d'un pas tranquille dans Clifton au milieu du jour, avec une sacoche en bandoulière, son lap-top fourré dedans et un chapeau de feutre vert sur la tête, intrigua visiblement : il s'adressa d'emblée à moi en langue urdu et sans façons, m'ayant visiblement pris pour un autochtone, et découvrit à son grand étonnement que je venais d'Afrique noire, que j'étais même muni d'un passeport en règle. J'ai vu tout le temps des militaires armés gardant des sites sensibles. Je me suis vite aperçu qu'aucun de mes interlocuteurs n'était capable de situer même vaguement le Cameroun sur la carte. La réfutation post-coloniale doit encore combler des abîmes insondables de méconnaissance réciproque entre les peuples anciennement dominés. Et *Imag(in)ing Cities* prend alors avec cette perspective transhistorique tout son sens : instaurer un fécond dialogue Sud-Sud sur la question urbaine, avec les artistes en piliers porteurs et chantres de ce renversement axial dans l'agora globale.

Elle fut aussi harassante que longue, cette route de Karachi à Ndu en passant par Jakiri. Tu parles d'une expédition, mon ami. Même par étapes, se la faire demande préalablement réflexion et de se préparer à l'avance. Facile alors de comprendre que tu ne pouvais certes pas t'y rendre à ton gré. Une escouade de jeunes gens chevauchant des motocyclettes chinoises, dont certaines hautes en couleurs, carrément customisées, est venue nous intercepter à destination : elle nous précède dans un labyrinthe fractal et le hululement lugubre de la sirène du corbillard. Leur bariolage franchement vif me rappelle aussitôt les cars tout aussi pittoresques de Karachi, complexité graphique mise à part. Et soudain, au détour d'un brusque coude que fait l'embranchement, apparaît la plantation de thé. Tache verte fluorescente tranchant sur la végétation à l'entour, elle se déploie en ondulant sur les

versants d'un extraordinaire cirque de collines, offrant de loin l'aspect d'une épaisse et moelleuse moquette sur laquelle se rouler et batifoler. La plantation de thé venue de la fin du 19ème siècle avec la CDC anglaise. Une plantation reprise entre temps par des intérêts vert-rouge-jaune : le seul et unique horizon d'existence dans la contrée depuis au moins quatre générations. Et le thé de Ndu se boirait à Buckingham Palace, selon des sources bien informées. C'est au bord de ce symbole de l'exploitation capitaliste se poursuivant inlassablement, ironie du sort, que tu reposes donc désormais, dans une humble fosse nue, non bétonnée. La dernière demeure du débonnaire et affable chercheur de beauté nommé Goddy Leye.